



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

2 | 2007

Plotting (Against) America

Jean-Paul Rocchi, dir., *L'objet identité : épistémologie et transversalité*

Cahiers Charles V 40 (juin 2006)

Claude Safir



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/2052>

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

Claude Safir, « Jean-Paul Rocchi, dir., *L'objet identité : épistémologie et transversalité* », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2007, mis en ligne le 14 mai 2008, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/2052>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Jean-Paul Rocchi, dir., *L'objet identité : épistémologie et transversalité*

Cahiers Charles V 40 (juin 2006)

Claude Safir

- 1 Douze articles précédés d'un long prologue composent ce recueil publié par l'Université de Paris VII. Pour en faire rapidement la synthèse nous dirons en premier lieu qu'ils revendiquent la mise en question radicale des modèles dominants, blanc et hétérosexuel, de la société occidentale et s'interrogent sur les stratégies employées dans la culture américaine pour éviter les polarisations et le binarisme stéréotypé entre blanc(he)s et noir(e)s, pauvres et bourgeois(es), hétéro- et homosexuel(le)s.
- 2 La première partie, qui est essentiellement consacrée aux rapports entre les femmes blanches et les femmes noires, est habilement introduite par un rapport de Rozena Mart sur une « étude de terrain », destinée en partie à évaluer la dimension politique de la recherche sociologique. Conduite auprès de femmes blanches canadiennes et menée par une chercheuse homosexuelle noire, l'étude rend compte de la difficulté éprouvée par les intervenantes, féministes pour la plupart, à reconnaître l'existence d'une conscience « blanche ». Ce travail est intéressant à plus d'un titre, d'une part parce qu'il renverse les conventions stéréotypées selon lesquelles un quelconque « message » serait diffusé par les femmes blanches en direction des noires, d'autre part parce qu'une sorte d'élaboration psychologique et politique prend place sous les yeux du lecteur qui doit bien reconnaître, avec les intervenantes, combien le sujet observant est porteur à son corps défendant d'idéologie et de parti pris. Même si cette notion est bien connue et si l'on sait depuis Frantz Fanon que le « maître ne se voit pas lui-même », on est séduit par l'immédiateté de la communication qui semble prendre place entre les participantes et qui est ici conçue comme une maïeutique.
- 3 À propos des œuvres de Dorothy Allison, Monica Michlin se livre à un questionnement de même nature, non plus en tant que sociologue mais en tant que lectrice et critique littéraire. Il faut alors opérer ici un décentrement d'une autre nature, dès lors qu'on ne veut pas poser des modèles identitaires *a priori*. Michlin démontre comment chez Allison l'homosexualité ne fait pas seulement naître autour d'elle la haine vis-à-vis de ses

préférences sexuelles (retranscrite dans ses textes), mais la renvoie aussi à son origine sociale défavorisée. Michlin nous rappelle en outre que les études « Queer » sont au croisement « de l'épistémologie et du politique » et requièrent à ce titre « un examen critique de ces identités souvent dérangent ». Le binarisme évoqué plus haut, qui cantonne ses actants à se voir étiquetés, sont pour Michlin autant d'obstacles à la réinvention de soi. Par ailleurs, la part inévitable de nous-mêmes dans nos lectures vient affleurer comme une démonstration que l'identité projetée sur « l'autre » dans le texte ne serait qu'un pur produit de nos fantasmes.

- 4 L'état d'esprit est un peu similaire lorsqu'on aborde les travaux de Sabine Broeck, de l'Université de Brême, déjà bien connue pour ses études sur l'esclavage et la féminité noire. Dans la lignée de recherches du même type, Broeck analyse le rôle des femmes blanches pendant l'esclavage et leur forme de « complicité implicite dans le racisme dominant ». Elle dénonce avec vigueur la corruption engendrée dans les mentalités par ce qu'elle nomme « the large-scale white pornographic perspective » qui encourageait selon elle une banalisation du viol institutionnalisé par les hommes blancs. Dans ce cadre la femme blanche apparaît comme schizophrène tant elle est, d'un côté « totalement privée de droits civiques » dans sa propre société et de l'autre extrêmement privilégiée socialement et culturellement. L'historiographie sur le Sud prenant aujourd'hui en compte les rapports de sexe, on mesure mieux combien le mythe de la passive maîtresse de plantation est dépassé et combien il est temps d'évaluer son rôle au sein des structures de production et de reproduction. Broeck définit fort justement son projet comme une étude, tant des mécanismes psychiques et individuels complexes à l'œuvre dans la « culture d'appropriation » (*culture of ownership*), que des représentations mentales subjectives qui traduisent les relations inhérentes à cette culture. L'analyse du rôle joué par les femmes blanches en tant que « propriétaires » d'autres êtres, ce qui était le cas dans la pratique de l'esclavage, conduit Broeck à revoir tous les aspects pervers de la collusion d'intérêts entre maîtresse, maître et esclaves et à envisager différemment le rapport des femmes à la violence. Parasitant « son esclave », la maîtresse dépend également de celle qui, pour elle, élève ses enfants, de sorte que le despotisme souvent relégué au rang de performance devient ici une composante majeure de la relation pervertie. Ce type d'analyses est, selon Broeck, dangereusement absent des études sur le genre, qu'elles éclairent pourtant souverainement.
- 5 La deuxième partie du recueil, intitulée « Doxas et paradoxes », s'ouvre également sur le rapport entre Blancs et Noirs. Michelle Wright y analyse le discours qui a institué l'altérité du Noir dans l'imaginaire occidental. Stérile et binaire, ce discours qui s'accompagne d'une définition du racisme comme volonté unique de l'homme blanc d'émasculer l'homme noir, élimine, occulte ou efface toute prise en compte du sujet femme à l'intérieur de ce rapport. Ainsi, souligne Michelle Wright, la moindre narration féministe, homosexuelle ou non-américaine se retrouve gommée, confortant de nouveau l'idéologie patriarcale blanche occidentale. On prend conscience avec l'auteur qu'il existe une dichotomie des discours et contre-discours qui ne fait que polariser encore davantage des définitions d'identités finalement réifiées. Comment sortir de ce dilemme sinon en annonçant, comme le fait Wright un peu sommairement, que l'identité noire est quelque chose qui advient et non qui est ? Même si on se réjouit de ce clin d'œil à Beauvoir, on peut regretter que la conclusion ne vienne pas éclairer la phrase finale concernant une « identité qui se négocie ».

- 6 De ce point de vue, s'il est une identité qui ne peut se traduire qu'en « devenir », c'est bien celle de l'identité homosexuelle analysée du point de vue de la théorie « Queer » par Guillaume Marche. Selon l'auteur, les mêmes problèmes affectent déconstructivisme « Queer » et constructivisme féministe lesbien. En effet, vers les années 1990, à la suite de différents mouvement sociaux, l'hétéro-normativité cède la place dans les esprits à une certaine normalisation de l'homosexualité, cautionnée paradoxalement par de « pseudos études scientifiques » censées en « isoler le gène ». Guillaume Marche nous rappelle que les études « Queer » se développèrent en concurrence avec ces « recherches scientifiques ». Elles s'appuyaient sur une forme de constructivisme ayant pour but de montrer que toute identité liée au sexe, au genre ou à la sexualité est une construction de l'ordre du discours. À l'encontre des polarisations déjà observées et cautionnées par les recherches dites scientifiques, la théorie « Queer » refuse le binarisme, insiste sur la porosité, met l'accent sur la continuité entre deux pôles. Comme les identités « ethniques » censées relever du même genre d'analyses (minorisantes ou localisantes), l'homosexualité, selon les tenants de la théorie « Queer », est universalisante ou globalisante. Par là, on entendra non qu'il s'agit de prosélytisme mais que la tactique de « tolérance » et/ou de « négation » d'un groupe dominant vis-à-vis d'un autre est remplacée par une remise en cause des « normes » dans leur ensemble. Allant au-delà du constructivisme des radicalisations des années 1970, les théories « Queer » tendent, à la suite de la définition de Judith Butler, à dépasser les identités de sexe et de genre qui reposent sur le binarisme inhérent au discours. La parodie, le pastiche, le travestissement sont un travail de représentation (au sens de performance) par la mise en scène ironique des rôles sexuels. Cette distanciation aurait pour effet d'invalider les catégories binaires rigides. L'action collective festive et jubilatoire des parades vues par le public moyen comme autant de « provocations » s'inscrit dans ce cadre et l'on en comprend mieux, grâce à cet article, toute la portée. Car la théorie « Queer » propose en effet une « analyse des représentations plutôt que des pratiques ». En visant à s'abstraire des représentations figées, l'« acteur » les dépasse parce qu'il/elle les joue et partant, atteint une forme d'authenticité. À partir du décentrage que procure cette forme de liberté se construisent des identités, sujets nouveaux de l'action politique.
- 7 Avec l'article de Roderick Ferguson, on aborde un sujet sous-jacent à ces questions mais encore peu exploré, celui des rapports que la morale, ou plutôt la moralisation sociale, entretient avec les nouvelles identités. Les classes moyennes et intellectuelles noires qui émergent aux États-Unis après l'Émancipation témoignent plus particulièrement de ces rapports et notamment du lien entre liberté et moralité. Revenant au *Contrat Social* de Rousseau, l'auteur s'interroge sur le lien que le philosophe français établit entre esclavage moral et domination par l'instinct. Ces termes sont gênants, car il y a dans cet article, me semble-t-il, un certain glissement de sens plus ou moins volontaire entre, d'une part la perte du contrôle de soi et du libre arbitre, que Rousseau exprime sous la forme de l'esclavage, et d'autre part l'esclavage comme pratique, telle qu'elle est prégnante aux États-Unis jusqu'en 1865. Être moral, nous dit Ferguson, c'est pour Rousseau, comme pour Kant, se gouverner soi-même. Or, se gouverner soi-même c'est être soumis, nous explique Ferguson au moyen d'une habile proposition quelque peu paradoxale : être soumis à la raison donnerait la liberté et le sens moral. Il se trouve que « Progress through Moral Development » sera, comme le souligne Ferguson, le titre emblématique d'un article de 1893 du Pasteur Bowen de l'Université d'Atlanta. Ce dernier affiche une volonté de convaincre ses lecteurs que « la liberté réside dans la soumission à

la morale et que la soumission participe d'un projet racial plus général tendant à adapter les Africains-Américains aux idéaux de la société civile américaine ». En 1898, l'intellectuelle féministe Mary Church Terrell prendra le même ton moralisateur pour décrire le « travail à faire par les femmes noires pour moraliser leur foyer ». Plus près de nous, Kelly Miller évoque la nécessité d'une pédagogie morale pour contrôler la volonté, dans la droite ligne des « consignes de comportements » chères aux Lumières américaines. S'il n'est pas nouveau de rappeler combien le 19^e siècle américain et son « Cult of the True Womanhood » est bien celui de la moralisation sociale, il est opportun de noter ici comment s'ébauchait déjà un discours tendant à transformer les luttes pour l'Émancipation en préceptes de bonne conduite et d'intégration aux relents de puritanisme. Les contradictions et les paradoxes inhérents à une conception de la liberté qui ne s'épanouirait que par la sujétion et la contrainte est, selon Ferguson, encore plus visible dans les Caraïbes et l'Afrique, prisonnières de l'impérialisme. Ferguson reprend indirectement les paroles de Fanon dans *Peau noire, masques blancs*, en critiquant la proposition selon laquelle adopter la culture du colon serait s'approcher de la liberté. On ne peut bien entendu réfuter les paradoxes dénoncés par Ferguson qui sont assortis de réflexions sur la participation de la bourgeoisie noire à son propre enfermement. Toutefois, pour reprendre Fanon moi aussi, je dirais que du point de vue de l'Histoire, ceci constituait non seulement pour les Africains-Américains mais pour les femmes également (et sans doute pour les immigrants), une « phase nécessaire » d'acculturation qui se faisait au prix de multiples compromis alors que d'autres, dans le même temps préféreraient choisir des voies plus « révolutionnaires ». De ce point de vue, on ne peut, à la suite de cet article, que constater l'incroyable faculté de cooptation et de persuasion que comporte le discours démocratique issu, ne l'oublions pas, des débats rationalistes.

- 8 L'article de Corey D. B Walker se penche justement sur cette « vision démocratique », en analysant les discours de Thomas Jefferson. L'invisibilité ou plutôt l'hyper visibilité des Africains-Américains dans la Nation fait l'objet, dans le discours de Jefferson, de la métaphore du « black cloud ». Relisant *De la Démocratie en Amérique* de Tocqueville à la lumière de Jacques Derrida, Walker note que la dichotomie entre ce qu'on pourrait appeler une vision utopique ou théorique de la démocratie chez Tocqueville et la vision pratique est ce qui fait défaut au discours du Français. Tocqueville veut voir la démocratie en Amérique et ce qu'il voit ou évite de voir est le « spectre » du Noir qui commence à poindre dans la littérature. *A contrario*, dans le discours de Martin Luther King (« I have a dream »), le rêve ne consiste pas à proposer une vision idéalisée et utopique de la démocratie mais bien, comme le suggère Walker, une démocratie à l'œuvre, dans les champs et dans les villes où, du Nord au Sud, Blancs et Noirs pourraient vivre ensemble. C'est un rêve « constructeur » de démocratie qui projette l'égalité. Pourtant en confrontant la démocratie américaine aux fantasmes et aux désirs de globalité organique typiquement américaine, l'auteur dépasse le cadre de l'étude de la démocratie pour toucher à un point non abordé : celui de la construction de l'utopie propre aux États-Unis héritée du mythe spécifique du Paradis perdu.
- 9 Autre mythe, celui d'une « nation de nations » chère à Whitman, dont l'influence sur Jack Kerouac, l'auteur étudié par Peggy Pacini, n'est plus à démontrer. Dans cet article, notre collègue s'intéresse plus particulièrement aux Franco-américains, minorité invisible que Kerouac mettra à l'honneur dans son ouvrage *The Duluoz Legend*. Ce n'est pas un des seuls mérites de l'article de Peggy Pacini que de nous rappeler que Kerouac est un auteur franco-américain issu d'une communauté québécoise immigrée en Nouvelle-Angleterre.

Ici s'annonce le thème du voyage, largement discuté, d'*On the Road*, qui devint l'emblème de l'exil de toute une génération en route vers la liberté. Il faudra donc se souvenir aussi que les identités en exil sont elle-mêmes modélisantes pour d'autres générations et lire pour s'en convaincre *Ordeal of Civility: Freud, Marx, Levi-Strauss, and the Jewish Struggle With Modernity* de John Murray Cuddihy. Le passage de la communauté à l'individualisme, dans l'article de Pacini, reflète la thèse de Cuddihy, la critique de l'Église par Kerouac fait pendant à l'échappée du ghetto chez les intellectuels telle que l'étudie Cuddihy et l'acculturation s'opère, comme pour tous les schémas vus précédemment, au prix d'une perte des valeurs d'origine. C'est ce qui constitue la fracture interne dont témoigne le livre de Kerouac et le fondement de l'invisibilité dont souffre la Franco-Américanie.

- 10 L'assimilation et ses dangers, tel est également le cœur des débats sur le post-colonialisme. Il est donc important de s'interroger, comme le fait Lawrence Jackson, sur ce qu'ont pu dire à ce sujet des auteurs aussi éloignés que Ralph Ellison et Frantz Fanon. Alors qu'on oppose d'emblée l'engagement de Fanon au souci de Ralph Ellison de se représenter davantage par l'écriture que par la couleur, il est bon de rappeler, comme le fait Jackson, que la colonisation impose non seulement une présupposition de l'infériorité noire en fonction de sujets dominants blancs, mais réduit aussi l'homme noir à l'aliénation. C'est sur cette « rencontre » concernant les ressorts psychologiques du racisme que se fonde l'article, pour rapprocher les idées des deux hommes. On se référera en premier lieu à W. E. B. Dubois dont la célèbre image de la double-conscience dans *The Souls of Black People* évoquait cette aliénation. Plus optimiste à l'égard de l'émancipation des Noirs d'Amérique qu'à l'égard de sa propre communauté martiniquaise, Fanon se trompe sans doute en établissant une sorte de hiérarchie du malaise. Cet article s'emploie à le montrer et fait remonter à la surface tout un pan de l'écriture de Ralph Ellison, celui de l'écriture du *Journal de Leroy* qu'Ellison (ou la maison d'édition) aura effacé de la publication quelques mois avant sa sortie. Jackson nous fait connaître alors un Ellison bien moins modéré qu'on pouvait le penser et surtout proche de l'analyse des moyens évoqués par Fanon, lorsqu'Ellison propose la guérilla comme forme de révolte face à une communauté qui prône un certain humanisme internationaliste. Ellison a-t-il évolué, se demande Jackson, par rapport à la période de 1940 lorsqu'il avouait espérer que l'Allemagne envahisse l'Angleterre ? Telle est l'une des questions que l'on peut se poser lors de la redécouverte du journal manquant dans *l'Homme Invisible*.
- 11 L'article suivant de Xavier Lemoine aurait tout naturellement trouvé sa place à la suite de celui sur les théories « Queer ». En effet, il évoque celles-ci et notamment l'aspect théâtral de leur représentations en analysant les pièces du dramaturge Reza Abdoh. Il est question également de violence, comme dans le texte ci-dessus, mais n'est-ce pas normal lorsque ce qui est en jeu n'est que ce qui reste ? *The Law of the Remains*, tel est le titre de la pièce montrée sur la scène américaine en 1992. La violence est faite de vitesse (acteurs courant et gesticulant à toute allure), de cruauté chère à Artaud (mais ici les lumières sont braquées sur le public aveugle) et de fragments, semblable en cela à une littérature contemporaine qui se veut faite de vignettes plutôt que de texte. Plusieurs autres œuvres de Abdoh feront état du décentrage, du décadage, de sorte que, selon Lemoine, le « rapport sujet/objet » est brouillé jusqu'à sa dissolution. Les rapports inversés blancs-noirs témoignent d'un vacillement et surtout peut-être du carnaval bakhtinien. Il est toujours difficile d'écrire sur une représentation et encore plus difficile de créer cet impossible méta-texte que constitue la recension d'un article portant sur des pièces de théâtre. Mais l'article de Lemoine a l'avantage de nous donner à voir la « politisation du

postmodernisme » à l'œuvre, selon le critique Bell, dans ce théâtre. L'idée plus générale de la « performance », prénante dans l'art contemporain et qui n'est pas sans rappeler l'éphémère des *happenings*, est ici menée à son paroxysme. C'est la condition, nous dit Lemoine, pour que le théâtre « Queer » ne se « fige par la sédimentation ». Dont acte !

- 12 Toujours dans la veine des études « Queer », une question nuancée rarement abordée concerne les rapports homosexuels entre Noirs et Blancs. Résumant les thèses de Fanon, Bhabba ou Lacan, Nick Rees Roberts reprend celle de Kobena Mercer pour justifier son propos. Il s'agit d'observer si de tels rapports éludent ou confortent les fantasmes du Maître qui sont un obstacle à la construction identitaire. En d'autres termes, fusion et différence, altérité et réification font l'objet d'analyses poussées du fétichisme de l'homme noir ou de reconsidérations sur l'image du Blanc dissident. La photographie analysée, et particulièrement celle de Robert Mapplethorpe, traite de l'objectification du désir (jeu de mot sur l'objectif) et l'on sait combien les études féministes ont étudié le rapport voyeuriste au corps des femmes. Ici l'ambivalence d'une sexualité qui tendrait à fétichiser l'homme noir est discutée, mise en lumière et contrastée : la révision opérée tout d'abord par Kobena Mercer (*Welcome to the Jungle: New Positions in Black Cultural Studies*, London, Routledge, 1994) est poursuivie dans l'analyse de cet ouvrage par l'article de Nick Rees Roberts. Celui-ci voit dans le film *Young Soul Rebels* d'Isaac Julien (1991), auteur de vidéo, un travail artistique agitprop sur des films relativement plus connus comme documentaires en hommage à Langston Hughes ou à Fanon. Julien, qui refuse les étiquettes de nationaliste noir, a toutefois radicalement bouleversé le paysage cinématographique. En effet, il a voulu mettre l'accent non pas tant sur le thème du racisme que sur la volonté d'exclure de l'image les communautés noires et sur leur violence. Ce faisant, il propose un travail théorique plus original sur la représentation. C'est en ce sens qu'une vision transgénérique et transraciale de la sexualité est un geste radical dans le maelström du *mainstream*. De plus, une fin qui ne coïncide pas avec la tragédie espérée des spectateurs renverse le moule à la fois du « tokenism » et du stigmat. Sa réception, notamment au festival de Cannes en 1991, témoigne de l'incompréhension du public de l'époque qui le juge incohérent et/ou stéréotypé. Une politique érotique ou plutôt une politisation d'Eros (*Erotic politics*) se dégage apparemment du film qui évoque aussi les marches antifascistes et les témoignages prônant la tolérance politique, sexuelle, culturelle en général. Roberts ne fait pas allusion à Melville en citant le nom du héros de Julien, Billbudd (Billy Budd, dans la nouvelle de Melville), alors qu'il y aurait matière à relire l'écrivain américain sous l'angle négligé des « Queer Studies ». Mais, ici encore, l'article est l'occasion de confirmer nos intuitions sur les croisements entre les études sociologiques sur le multiculturalisme et les rapports sociaux de sexe.
- 13 Jean-Paul Rocchi, qui introduisait le volume, le clôt également par un article consacré à *Vanishing Rooms* de Melvin Dixon. Il s'agit ici d'une chorégraphie littéraire qui, selon Rocchi, « décrit un lâcher-prise en forme d'écriture et de danse qui remplit l'espace vide de la mort qui vient ». L'univers de la danse devient, on le devine, la métaphore de ces pas de deux mortels que constituent les transgressions qui semblent hanter le roman : meurtres et lacérations, déchirures raciales et sexuelles qui rappellent bien les accents morbides et baroques du monde *underground*, si parlant chez Djuna Barnes dans *Le Bois de la nuit* et dont l'équivalent masculin semblait se faire attendre. Mais l'intime et le désir cruels sont de plus traversés ici par la fulgurance de la transgression ultime conçue comme un dépassement de soi, par la connaissance de l'Autre, cet autre d'une couleur

différente dont l'existence trahit la violence de toute une société américaine en proie à la haine de soi. Ou plutôt, comme l'annonce Rocchi, le dépassement est achevé ici par la « néantisation du sujet » qui clôt fort à propos le recueil. Recueil que l'on prend plaisir à lire alors même que l'espace se réduit à mesure que se réduisent les frontières identitaires, pareilles en somme à ces *Vanishing Rooms*, lieu mortifère par excellence depuis que le Sida leur a donné, ainsi qu'aux nombreuses questions soulevées ici, la « dimension d'une (véritable) implosion épistémologique ».

INDEX

Thèmes : Comptes rendus

AUTEUR

CLAUDE SAFIR

Professeur, Université de Paris VIII, safnina@gmail.com